

Nos ancêtres les Gaulois

Après s'être livré à cet exercice de style dans la cultissime revue *Dada*, puis pour les éditions d'art du Seuil, Jean-Michel Vauchot croise ses souvenirs d'écolier rêveur avec le mythe de Vercingétorix. Dans la petite comme dans la grande histoire, la mémoire affective redonne vie aux choses de l'existence.

PAR JEAN-MICHEL VAUCHOT - PHOTO CLAIRE JACHYMIK / SEM ALÉSIA SAUF MENTION CONTRAIRE

En cette année 2019, je suis venu passer une contre-visite pédagogique au centre d'interprétation du MuséoParc Alésia, 53 ans après avoir été vacciné à la mythique promotion scolaire du Gaulois. Soudain, au cœur du parcours, je devine une représentation de Vercingétorix qui, cape agrafée sur l'épaule, tombe le masque ! On m'aurait raconté des histoires ?

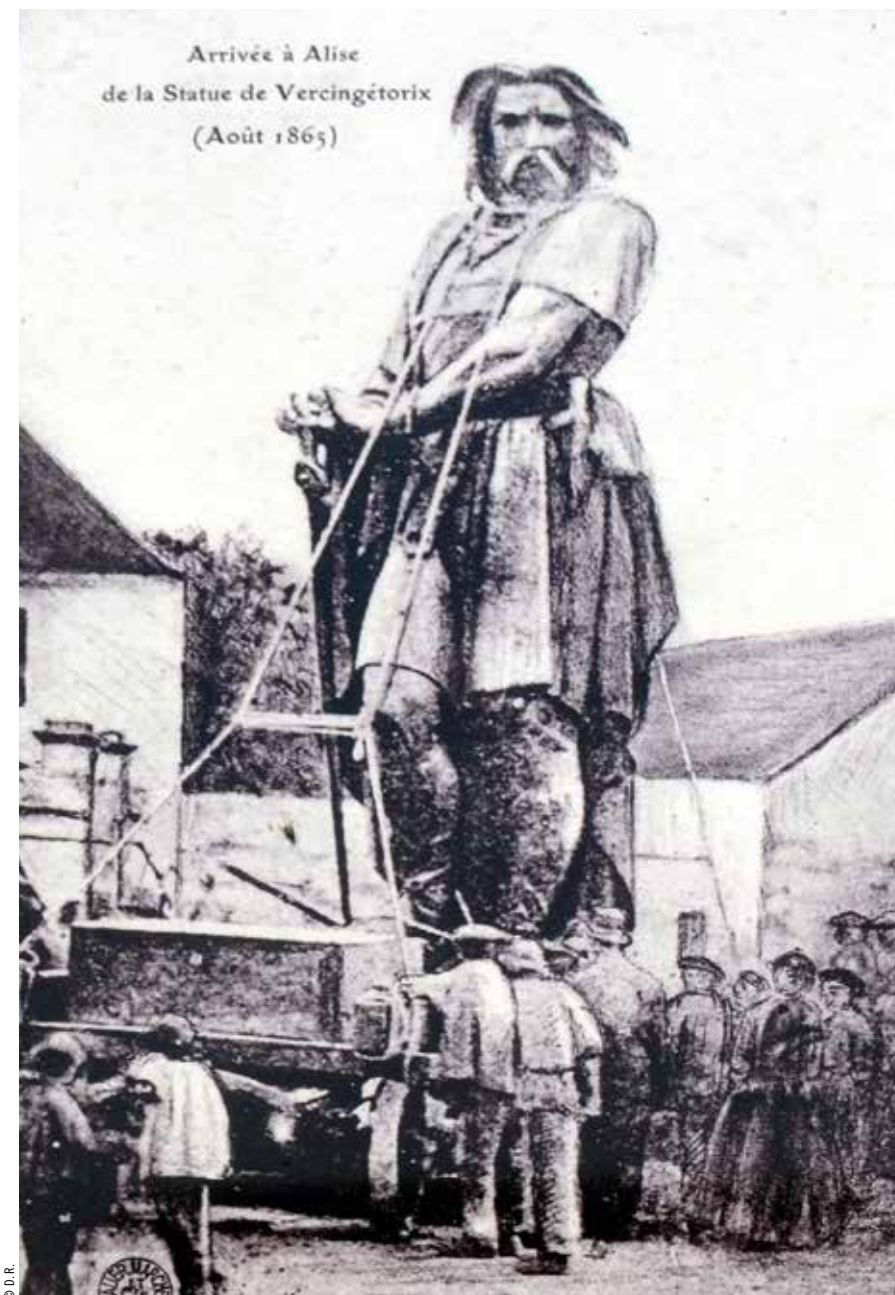
LE VERCINGÉTORIX DE L'ÉCOLE JOFFRE

Je me revois, année 1966, assis bras croisés, dans la classe. Le maître écrit à la craie au tableau, une main derrière le dos. Le geste part de l'épaule et mobilise tout le bras. Il oralise syllabe après syllabe ce qu'il inscrit – « *Nos-an-cê-tres-les-Gau-lois* » – et nous raconte Vercingétorix : « *Il y avait une fois en Arvénie un jeune homme dont le teint pâle attirait les regards. Beau, vaillant, le guerrier relevait en touffe ses cheveux roux pour aller au combat. Ses yeux bleus vous traversaient. Il portait une épaisse moustache tombante* ». Pour compléter sa description l'instituteur fait circuler la carte postale représentant le chef gaulois statufié en 1865 par Napoléon III à Alise-Sainte-Reine. Teint mat et court sur pattes le maître devait être du midi de la Gaule. Sa blouse longue, son pantalon serré aux chevilles par des pincettes à vélo et ses sandales en faisaient un

Gaulois tout à fait ordinaire. Mais personne ne s'y trompait : instruit, combatif et inflexible, c'était le « Vercingétorix » de l'école Joffre. Casqué d'un béret, ce « chef suprême » enflammait collègues, élèves et parents avec ses discours patriotiques et pédagogiques. Il devait unifier les différentes tribus composant la classe : les Redoublants, gestes à l'appui, mimaient comment faire les bébés ; les Gloutons troquaient un roudoudou contre deux Jésus meringue ; les Amis des bêtes faisaient voler en laisse les hannetons en leur attachant un fil à la patte ; les Joueurs de billes et de ballons attendaient la récré pour se partager la cour avec les Terribles, imbattables au « jeu de la bagarre ». Enfin il y avait ceux qui étaient contents d'être là.



Ouvert depuis 2012, le bâtiment circulaire du centre d'interprétation du MuséoParc Alésia rappelle l'encerclement des Gaulois par les Romains. L'utilisation en façade d'une résille en bois fait écho aux fortifications romaines reconstituées dans la plaine en arrière-plan.



Arrivée à Alise-sainte-Reine de la statue de Vercingétorix : la statue de 6,60 mètres, en tôle de cuivre martelée et rivetée, quitte Paris le 19 août. Debout sur un chariot tiré par six chevaux de trait, l'œuvre d'Aimé Millet atteint l'Auxois le 27 août 1865.

fermé sur trois côtés, lui assurent un système défensif dissuasif. Une arme offensive, 80 centimètres de noisetier, lui permet d'administrer une punition stimulante, économe en temps : le coup de baguette sur les doigts. Ayant bien retenu la leçon « La prise d'Alésia », on entreprend un siège à la romaine : encerclement et armement. On exploite la configuration du terrain et les matériaux proches : pupitres en bois et bancs à dossier sont autant de fortifications romaines. Soudain, l'instit' pousse une table, fait une brèche dans la palissade. Il fonce vers l'habituelle victime expiatoire : le fils du concierge. Cartables empilés sauvagement, croche-pattes héroïques entravent un temps sa progression. Tirs sournois et soutenus à l'élastique, catapultage de boulettes mâchées le clouent sur place. Technique gauloise entre marteau et enclume, le directeur menace d'en appeler à l'armée de secours : nos parents et leurs martinets aux lanières en cuir. C'était au temps où nos sénateurs n'avaient pas encore adopté, à main levée, la loi interdisant la fessée domestique.

À CHACUN SON ALÉSIA

Galopins gallo-romains, petites crevettes décortiquées, nous déposons armes et vivres sur le bureau du chef. En repréailles, les meneurs se font publiquement arracher les petits cheveux au-dessus des oreilles. Ce soir-là on compte quinze prisonniers pour l'étude. Magnanime, le stratège

libère les élèves assis au premier rang. Lors, me voici délivré de mon songe. Je découvre au MuséoParc Alésia un Vercingétorix sans visage, qui nous rappelle notre ignorance sur son apparence physique. La représentation figurative n'existait pas chez les Gaulois. Je suis rêveur. Chez moi, c'est ailleurs. Pourtant, après cette visite instructive, j'ai retenu une autre leçon : les lieux mémoriels exigent une localisation géographique précise. Prospection aérienne et archéologie contemporaine ont permis de rassembler un faisceau d'indices indiscutables. Il n'y a plus aujourd'hui débat sur la localisation du site historique. L'école Joffre se trouve toujours au 72 de la rue Beaumarchais à Dijon.

Dans la classe, pupitres en bois et bancs à dossier sont autant de fortifications romaines face à l'oppidum de l'estrade.

En cette fin d'après-midi de l'été 1966, pendant la leçon gauloise, le maître d'école sent poindre l'éparpillement des troupes.

BATAILLE RANGÉE AU FOND DE LA CLASSE

Il improvise alors un porte-voix avec ses deux mains et hurle : « *Ça pue l'œuf ! Ça va plumer ! Il va y avoir du sang sur les carreaux !* » Son titre de directeur semblait fait pour engendrer l'épouvante. Jules César aurait pu commenter la scène : « *À la plus grande activité pédagogique il joint une sévérité extrême dans l'exercice de sa fonction.* » Vercingétorix fout les poils aux imberbes que nous sommes. Il nous faut le contenir sur son oppidum. L'estrade, le bureau en chêne